



HAL
open science

De la géographie de la mondialisation à la mondialisation géographique

Christophe Grenier

► **To cite this version:**

Christophe Grenier. De la géographie de la mondialisation à la mondialisation géographique. *Annales de géographie*, 2019, 726, pp.58-80. 10.3917/ag.726.0058 . hal-02177283

HAL Id: hal-02177283

<https://hal.science/hal-02177283v1>

Submitted on 8 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la géographie de la mondialisation à la mondialisation géographique

Christophe Grenier

Résumé. Cet article commence par exposer quelques points de divergence avec des textes fondateurs de géographes français sur la mondialisation, en particulier sur la nature, la durée et la périodisation de celle-ci. À partir d'une définition de la mondialisation comme processus géohistorique dont la modernité et le capitalisme sont les principaux agents, on défend la thèse, contraire à celle de la plupart des géographies de la mondialisation, d'une homogénéisation du Monde malgré son inégalité croissante. Cette thèse s'appuie sur une notion dont la présentation est l'objectif principal de l'article, celle de « mondialisation géographique » des diverses régions de la Terre. Leur connexion au système Monde et la diffusion de géographies modernes au cours des périodes historiques du processus de mondialisation se traduisent en effet par une érosion de la diversité géographique ou de la « géodiversité ». Ces notions sont illustrées, dans la dernière partie, par une brève description des quatre périodes de la mondialisation géographique, du XV^e siècle à aujourd'hui.

Mots-clés : géohistoire, système Monde, mondialisation géographique, capitalisme, modernité, géodiversité, Terre.

Abstract. This paper begins by the statement of some points of divergence with founding texts by French geographers on globalization, particularly about the nature, length and periodization of this process. From a definition of globalization as a geohistorical process of which modernity and capitalism are the main agents, I support against most of these geographies of globalization the thesis of World's homogenization in spite of its growing economic inequality. This argument is grounded on two notions whose presentation is the main objective of this paper, those of "geographic opening" and "geographic globalization" of the various regions of the Earth. Their connection to the World System and the diffusion of modern geographies during the historical periods of the globalization process actually entail an erosion of Earth's diversity or "geodiversity". Examples of these notions are given in the last part of this paper through a short description of the four periods of the geographic globalization, from the XVth century to the present. The conclusion sets out the question of the Earth as ecumene threatened by globalization.

Keywords : geohistory, World System, geographic globalization, capitalism, modernity, Earth.

Introduction

Il y a dix ans, Lévy notait que « le Monde en tant que Monde ne semble pas avoir vraiment intéressé les géographes, y compris aujourd'hui » (2008b, 46). En France, il faut en effet attendre les années 1980, au cours desquelles émerge la notion de mondialisation, pour que Dollfus (1986) soit le premier géographe à s'y intéresser. On peut, depuis, distinguer deux périodes dans les travaux de géographes français sur la mondialisation : la première est celle des années 1990, dominée par les écrits de Dollfus (1990; 1994; 1997; 1999); la seconde, dans les années 2000, voit s'élargir les points de vue avec, notamment, des textes portant sur les dimensions géo-économiques (Carroué, 2002; 2006), géohistoriques (Grataloup, 2003; 2007; 2008) ou socio-spatiales (Lévy, 2007; 2008a; 2008b) de la mondialisation. Il ne s'agit pas de faire ici une recension exhaustive des travaux des géographes français sur la mondialisation mais de commencer par exposer quelques points de divergence avec les textes fondateurs cités ci-dessus¹. Ces désaccords portent essentiellement, dans certains de ces textes, sur la réduction de la géographie de la mondialisation aux aspects économiques de celle-ci, ou encore, dans d'autres travaux, sur l'absence de prise en compte du capitalisme, mais aussi, de façon générale, sur les périodisations de ce processus. À partir de cette brève relecture critique, cet article propose une définition de la mondialisation comme un processus géohistorique dont la modernité et le capitalisme sont les principaux agents. Cela permet de montrer que la mondialisation, bien qu'elle produise un « espace Monde » (Dollfus, 1994) différencié et hiérarchisé, est un processus d'homogénéisation géographique au sens plein du terme, c'est-à-dire non seulement spatial mais aussi environnemental et géoculturel. Cette thèse, qui va à l'encontre des géographies de la mondialisation étudiées ici, se fonde sur deux concepts - ceux d'ouverture et de mondialisation géographiques - dont la présentation est le principal objectif de cet article. Ces concepts sont illustrés, dans la dernière partie, par une description des quatre périodes de la mondialisation géographique, du XV^e siècle à aujourd'hui.

1. Géographies de la mondialisation

1.1 Quelle géographie pour la mondialisation ?

Selon Lévy, « on ne peut pas dire que la géographie de la mondialisation constitue un domaine bien établi. Il existe encore de nombreux géographes qui limitent le sens de ce mot à ses seuls aspects économiques² » (2008b, 48). Si cet économicisme imprègne certaines

¹ Deux ouvrages récents (Boquet, 2018 ; Carroué, 2018) montrent en effet que ces travaux des années 1990-2000 restent d'actualité dans la pensée géographique française sur la mondialisation.

² Lévy (*op. cit.*) donne un exemple : « la géographie de la mondialisation de Carroué n'est pas exempte de ce travers ». Bien que ce dernier déplore que « l'analyse de la mondialisation repose le plus souvent sur une conception économiciste » alors qu'elle est pourtant « irréductible à sa seule dimension économique » (Carroué, 2002, 7), quatre des six chapitres de son livre sont exclusivement consacrés à ses aspects économiques, les deux autres l'étant en partie.

géographies de la mondialisation, c'est qu'il s'accorde bien avec une conception de cette science limitée à sa dimension spatiale³. Or, de même que la mondialisation n'est pas qu'économique, la géographie ne traite pas que de l'espace.

Pour aborder la mondialisation, je pars d'une interprétation étymologique et classique de la géographie, une science qui étudie, à travers l'analyse de leur localisation, les *graphies* – ou empreintes – que divers acteurs – populations, sociétés, Etats, etc. – tracent sur la Terre, *Géo*. En produisant, organisant et aménageant l'espace à diverses échelles, ces acteurs transforment les écosystèmes, constituent leurs environnements et construisent ainsi leurs géographies, qui agissent en retour sur le fonctionnement et l'histoire des acteurs qui les créent. Je regroupe sous le terme de « géoculture » les éléments exprimant la part géographique d'une culture, ceux qui participent à la production d'empreintes sur une partie donnée de la Terre⁴ et aux représentations que s'en font populations et sociétés. Il est donc nécessaire d'analyser les espaces, environnements et géocultures dans leurs évolutions conjointes, car ces trois dimensions de la discipline expliquent ensemble, par leur localisation et leur histoire, les façons d'habiter la Terre comme les géographies la mondialisation.

1.2 Ambiguïtés sur le capitalisme, confusions entre mondialisation et espace mondial

Bien que le rapport consubstantiel entre mondialisation et capitalisme soit largement accepté au moins depuis les travaux de Wallerstein et de Braudel⁵, il n'est pas reconnu par tous les géographes. Par exemple, Thumerelle (2001) et Lévy (2007, 2008a, 2008b) ne mentionnent pas le capitalisme, et la position de Dollfus sur ce thème est ambivalente. D'un côté, il affirme que « la mondialisation n'est pas le capitalisme »; de l'autre, il concède que celui-ci l'a « largement porté dans le passé », qu'aujourd'hui « la marchandisation généralisée porte sur toute chose », et que « le libéralisme est une doctrine d'application générale » (Dollfus, 1997, 12)⁶.

Par ailleurs, il semble parfois y avoir confusion entre un processus – la mondialisation – et l'état qui en résulte à un moment donné de l'histoire – l'espace mondial. Ainsi, pour Dollfus, la mondialisation est « l'échange

³ « La mondialisation se donnant à lire sous diverses modalités spatiales (...), les géographes français en ont saisi les traductions spatiales, tant du point de vue processuel que factuel, d'autant plus facilement que la mondialisation était concomitante d'une rénovation disciplinaire largement fondée sur des paradigmes économistes » (Lefort, 2008, 362).

⁴ L'idée est ancienne en géographie : « il y a une façon strictement géographique de penser la culture : en tant qu'empreintes produites par l'homme sur la surface terrestre » (Sauer, 1925 [1969, 326]).

⁵ Et ce bien que ces auteurs n'emploient pas le terme de mondialisation : « Les origines du monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, le système-monde moderne, remontent au XVI^e siècle. (...) Au fil des siècles, il s'est étendu à toute la planète. Il est, et a toujours été, une économie-monde. Il est, et a toujours été, une économie-monde capitaliste » (Wallerstein, 2006, 43) ; « Le capitalisme existe aux dimensions du monde, pour le moins il tend vers le monde entier » (Braudel, 1985, 115).

⁶ Si Dollfus admet ailleurs que « c'est l'accumulation élargie du capital, moteur même du système capitaliste, qui a été et reste l'un des éléments moteurs de la mondialisation de l'économie » (1994, 100), c'est la seule page de *L'Espace Monde* où le capitalisme est mentionné.

généralisé entre les différentes parties de la planète, l'espace mondial étant alors l'espace de transaction de l'humanité » (1997, 8), tandis que selon Carroué, « la mondialisation peut être définie comme le processus historique d'extension progressive du système capitaliste dans l'espace géographique mondial » (2002, 4). La première de ces définitions considère équivalents l'espace mondial et le processus géohistorique l'ayant produit - la mondialisation, la seconde suppose que « l'espace géographique mondial » préexiste à l' « extension du système capitaliste » alors qu'il en résulte.

On pourrait en conclure qu'« il n'y a pas chez les géographes français de consensus clair sur une définition unique de la mondialisation » (Carroué, 2006, 85). C'est normal, car la mondialisation est un thème complexe et éminemment politique, comme en attestent les périodisations que l'on en fait.

1.3 Des périodisations révélatrices

Comme le souligne Lévy, « la mondialisation n'est pas un état mais un processus. Sa datation, c'est-à-dire sa localisation dans le temps de l'histoire de l'humanité, constitue en elle-même une composante essentielle de l'analyse » (2007, 9). Au point que la durée historique attribuée à la mondialisation et la périodisation que l'on en fait révèlent la conception politique que l'on en a (Murray, 2006).

La position ambiguë de Dollfus sur le rôle du capitalisme dans la mondialisation explique qu'il n'en propose pas de périodisation détaillée. Le premier de ses textes sur le thème n'en fournit qu'une ébauche : « l'espace mondial (...) est produit par le système mondial dont l'émergence est récente dans l'histoire de l'humanité. Trois siècles de genèse, un siècle environ de fonctionnement » (Dollfus, 1986, 225). Il n'indique ensuite, dans son ouvrage majeur, que le point de départ de la mondialisation : « le système se met en place à partir du XVI^e siècle » (Dollfus, 1990, 294). Enfin, dans *La Mondialisation*, « qu'on la fasse débiter au moment des Grandes Découvertes ou, sous sa forme actuelle, à la fin du XIX^e siècle » (1997, 21) Dollfus n'est guère plus précis. Au moins cette esquisse correspond-elle à ce que les historiens considèrent être la durée de la mondialisation.

Il en va autrement de la périodisation de Lévy, qui identifie six « moments » dans la mondialisation. Le premier d'entre eux correspond à « la diffusion d'*Homo sapiens* sur l'ensemble de la planète » (2003, 637), mais c'est confondre le peuplement de la Terre, alors que les populations humaines sont isolées, avec la mondialisation, qui les connecte. Trois autres de ses moments éclairent la conception de la mondialisation qu'a Lévy. « L'inclusion » (1492-1885) se caractérise par le fait qu' « au-delà de la destruction de civilisations (...), [ce moment] intègre peu ou prou les colonies dans la sphère de civilisation de la métropole, fournissant notamment aux colonisés les valeurs de liberté, d'égalité et de progrès qui serviront à leur émancipation » (2007, 12). Pour cet auteur, « la destruction de civilisations » provoquée par l'expansion de « la » civilisation compte peu au regard de l'idéologie moderne que celle-ci diffuse. À propos du quatrième moment, « la mondialisation refusée » (1914-1989), Lévy signale que « la période 1914-1945 marque un coup d'arrêt dans le processus

d'ouverture », et qu' « il faut attendre les années 1980 pour retrouver un taux d'ouverture du commerce international équivalent à celui de 1914 » (2007, 13) : la mondialisation équivaut alors à l' « ouverture » au commerce international. Enfin, lors de la « cosmopolitisation » - dernier moment de la mondialisation (depuis 1989), « l'enjeu général peut être défini comme l'émergence d'une société complète de niveau mondial » (2007, 14). Cela pourrait se discuter si l'on incluait dans l'analyse une « cosmopolitisation » essentielle, celle du capitalisme, que Lévy omet bien qu'elle ait été évoquée depuis longtemps⁷. En considérant la mondialisation comme un processus débutant à la préhistoire – donc sans rapport avec le capitalisme - et en la découpant en de semblables moments, Lévy l'assimile au progrès⁸, voire à l'humanité⁹ : la mondialisation telle que nous la connaissons serait ainsi progressiste, mieux, « naturelle ».

Le premier des « cinq repères » de la périodisation de Grataloup (2007), avertit-il, « peut surprendre », ce qui est le cas puisqu'il le place il y a 12 000 ans, avec « la diffusion de l'*Homo sapiens* sur les terres émergées vierges de toute humanité, l'Amérique en particulier » (*op. cit.*, 13). Cette dernière précision est inexacte¹⁰, mais l'essentiel n'est pas là : comme Lévy, Grataloup confond ici écoumène et espace Monde¹¹. Cependant, il annonce ensuite qu' « avoir fait le choix de 1492 comme date de naissance du Monde, c'est considérer que le seuil décisif de la nouveauté est franchi lorsque l'essentiel des mondes hors de l'Ancien Monde – c'est-à-dire les sociétés amérindiennes - perd son autonomie » (*op. cit.*, 121). La connexion des différentes régions de la Terre est bien la caractéristique géographique fondamentale de la mondialisation. Ce point de départ historique comme les trois autres repères de Grataloup – 1750 ou l'amorce de la Révolution Industrielle, 1914 ou la fin de la « première mondialisation » économique, et 1980 ou le début de la « globalisation » – sont des dates scandant les grandes étapes du développement du capitalisme. Grataloup (2008) soutient néanmoins, là aussi comme Lévy, qu'il existerait une phase d' « antimondialisation du XX^e siècle », entre 1914 et les années 1980, ce

⁷ En 1767, le physiocrate Mercier de la Rivière proclamait que « c'est non seulement le commerce mais aussi l'industrie qui est cosmopolite; elle ne connaît de patrie que les lieux où elle est appelée par son intérêt particulier; sa devise est *ubi bene, ibi patria* » (*in* Norel, 2004, 11). Et, en 1848, Marx et Engels rappelaient que, « par l'exploitation du marché mondial, la bourgeoisie a donné une tournure cosmopolite à la production et à la consommation de tous les pays » (1998, 78).

⁸ Cette équivalence est clairement posée dans l'ouvrage sur la mondialisation dirigé par Lévy : « pour pouvoir penser le monde en termes de mondialisation (...), celle-ci doit d'abord être considérée comme un « progrès » : aller vers la mondialisation, c'est affirmer que l'horizon contenu par le mot est une amélioration du fonctionnement du monde » (Dagorn, 2008, 71).

⁹ « La première mondialisation correspond sans doute à l'émergence de l'humanité comme créatrice de l'historicité » (Lévy, 2007, 11).

¹⁰ Le premier peuplement de l'Amérique remonte à 30 ou 40 000 ans BP (Oppenheimer, 2003; Mann, 2007).

¹¹ C'est surprenant, car ces géographes énonçaient auparavant, dans un article commun, que « tout ce qui se déploie à l'échelle de la planète, tout ce qui est donc « mondial » n'est pas forcément mondialisé. L'espèce humaine elle-même s'est, à l'occasion de la dernière glaciation, répandue sur la plus grande partie des terres émergées sans créer pour autant un niveau géographique mondial immédiat » (Dollfus, Grataloup, Lévy, 1999, 3).

qui revient à réduire la mondialisation au libre commerce dans le monde entier.

Au vu de ces géographies de la mondialisation, il apparaît indispensable de partir d'une définition précise du processus pour en analyser les empreintes et leur expansion sur la Terre.

2. La mondialisation, un processus géohistorique moderne

Je définis la mondialisation comme un processus géohistorique moderne, subdivisé en périodes déterminées par le développement du capitalisme, qui produit un espace Monde s'étendant progressivement sur la Terre entière¹².

Ce processus est géographique car il a des conséquences spatiales, environnementales et géoculturelles sur son aire d'expansion, et il est historique parce qu'il constitue une ère et se scinde en périodes. Ce processus est géohistorique puisque l'extension de son aire comme les géographies qu'il y produit correspondent aux périodes historiques de son ère. Dire que la mondialisation est moderne signifie qu'elle commence à partir de l'Europe occidentale au XV^e siècle, où et quand émergent le capitalisme et l'Etat « modernes » (Weber, 1923). La modernité est donc une notion essentielle pour comprendre la mondialisation comme produit du développement du capitalisme dans un rapport dialectique avec la consolidation de l'Etat.

2.1 Modernité et mondialisation

Dumont (1983, 1985) considère la modernité comme l'idéologie de l'individualisme et de l'économicisme. Ces traits, liés entre eux, distinguent progressivement la civilisation européenne « moderne », où ils apparaissent et se développent, de toutes les autres, passées ou contemporaines, qui sont par opposition qualifiées de « traditionnelles ». Cependant, de même que le capitalisme peut articuler secteurs socio-économiques traditionnels et modernes, la modernité est hybride : elle mêle l'ancien au nouveau et intègre des composants locaux à ses apports allochtones. Cela se traduit néanmoins par une certaine homogénéisation culturelle, car l'idéologie moderne c'est, partout, « le mouvement plus l'incertitude » (Balandier, 1985, 14), la nécessité du changement à tout prix, l'absence de limites à l'action humaine.

La modernité touche peu à peu toutes les sphères de la civilisation européenne puis occidentale, et elle contribue à construire le Monde en étendant cette civilisation. La modernité se propage en effet comme le capitalisme, elle émerge dans les centres – villes, régions ou Etats – de l'économie-monde européenne puis du système Monde, à partir d'où elle se diffuse sous forme de « modernisation » dans ses périphéries, de façon inégale dans le temps et dans l'espace (Balandier, 1985). Et cette

¹² La mondialisation est donc le processus géohistorique de formation, d'expansion et de fonctionnement du « système-monde moderne » de Wallerstein (*op. cit.*) ou du « système Monde » de Dollfus (*op. cit.*). Je suis l'usage de Dollfus d'employer un « M » majuscule dans les notions de « système Monde » et d'« espace Monde », qui sont deux états de la mondialisation en un moment donné de l'histoire, le second étant le produit géographique du premier. Enfin, j'abrège parfois « espace Monde » en « Monde » par souci d'allègement du texte.

homogénéisation globale est renforcée par l'injonction faite aux populations et sociétés de la Terre entière par les Etats contemporains : « la modernité est ce vers quoi il faut aller collectivement, la modernisation ce par quoi elle pourrait et devrait être atteinte – à tout prix » (Balandier 1985, 141).

La modernité justifie à la fois la transformation sans limites de la Terre comme l'expansion sur la Terre de la civilisation qui la porte. On conçoit que le capitalisme en soit le vecteur principal.

2.2 Capitalisme et mondialisation

En tant que système économique, le capitalisme peut être défini comme un ensemble de pratiques de production, de commerce et de financement répondant à une logique de rentabilité, de maximisation du profit privé et de croissance illimitées¹³. Mais « la pire des erreurs, c'est de soutenir que le capitalisme est « un système économique », sans plus » (Braudel, 1979, 540). Le capitalisme déborde en effet l'économie, car sa logique participe de l'idéologie moderne tandis que ses pratiques contribuent à produire une société et un espace conformes à cette logique. Le capitalisme est ainsi animé par une double dynamique d'imprégnation sociale (Polanyi, 1944) et d'expansion spatiale (Wallerstein, 2002). Débutant comme une forme spécifique d'économie de marché apparue dans une région particulière – l'Europe occidentale, et en un moment historique précis – la fin du Moyen Âge, le capitalisme s'est ensuite étendu sur la Terre, a élargi son assise sociale et sa prise sur l'humanité, devenant ainsi le principal agent de la mondialisation.

Récente dans l'histoire de l'humanité, la mondialisation est en outre un processus d'accélération géohistorique. L'expansion du système capitaliste sur la Terre est en effet une « compression spatio-temporelle », parce que « le capitalisme est contraint à une accélération du temps de rotation, à l'augmentation de la vitesse de circulation du capital », de sorte qu'il est aussi « contraint d'éliminer toutes les barrières spatiales »¹⁴ (Harvey, 1995, 246-247). Or, selon Rosa, « l'expérience fondamentale, constitutive de la modernité, est celle d'une gigantesque accélération du monde et de la vie » (2010, 53). D'où le rapport entre modernité, capitalisme et mondialisation : « ainsi s'expliquent les impératifs d'accélération de la modernité, qui se fixent pour objectif une augmentation de la vitesse des transports, de la communication, de la production et de l'organisation, ainsi que de celle de la circulation du capital » (Rosa, 2010, 68). Cette accélération touche toutes les dimensions d'une civilisation qu'elle transforme profondément, et elle explique le processus de compression spatio-temporelle qu'est la mondialisation.

3. De l'espace Monde à la mondialisation géographique

3.1. Un espace Monde réticulé

¹³ « Le capitalisme est identique à la recherche du profit, d'un profit toujours renouvelé, dans une entreprise continue, rationnelle et capitaliste – il est recherche de rentabilité » (Weber, 1920 [1985, 11]).

¹⁴ Comme le dit Marx, « la circulation de l'argent comme capital possède son but en elle-même, car ce n'est que par ce mouvement toujours renouvelé que la valeur continue à se faire valoir. Le mouvement du capital n'a donc pas de limites » (1867 [1985, 119]).

L'émergence, l'expansion et le fonctionnement du système Monde donnent lieu à une organisation de l'espace Monde dominée par les réseaux. Cette structure spatiale réticulée est constitutive de la mondialisation car en abaissant diverses barrières physiques et politiques, elle permet d'une part la compression spatio-temporelle nécessaire à l'accélération du temps de rotation du capital, et elle favorise d'autre part l'émancipation des capitalistes par rapport aux pouvoirs politiques. Ces réseaux de transport et de communication modifient la face de la Terre comme les relations que les sociétés humaines entretiennent entre elles et avec leurs environnements¹⁵ : ils font de la mondialisation une « puissance géographique »¹⁶.

L'organisation en réseaux du Monde est liée à sa hiérarchisation - selon le modèle centres-périphéries-marges diffusé par les travaux de Wallerstein et de Braudel (*op. cit.*) - parce que toutes deux procèdent de la même logique capitaliste. Pour que le système Monde fonctionne, centres et périphéries de l'espace Monde doivent être reliés à toutes les échelles par ces réseaux qui assurent en particulier l'accumulation du capital dans les premiers par l'exploitation des secondes, et permettent aussi, à l'occasion, d'utiliser les ressources des marges. Dès lors, « la réduction du coût et du temps de mouvement dans l'espace a toujours concentré l'effort d'innovation technologique »¹⁷ (Harvey, 1995, 247), puisque la géographie du Monde en dépend. Or celle-ci reflète les croissantes inégalités économiques, sociales et spatiales au sein du Monde, selon un « développement géographique inégal » inhérent au capitalisme (Harvey, 2006).

3.2 Différenciation spatiale et géodiversité

Bien des géographes affirment alors que la mondialisation, puisqu'elle accroît ces inégalités, «...loin d'être une homogénéisation du monde, accentue un système de domination et de dépendances hiérarchiques» (Carroué, 2002, 7); ou encore que la mondialisation, « loin d'uniformiser le Monde, comme le craignent certains, a contribué à le différencier par spécialisation jusqu'à produire de très fortes inégalités » (Rétaillé, 2003, 634). De même, selon Murray, « l'un des mythes sur la mondialisation est l'idée selon laquelle celle-ci homogénéiserait le monde. C'est faux (...), car celui-ci est aujourd'hui plus inégal que jamais » (2006, 22). Lévy, enfin, ne mentionne pas les inégalités mais assure lui aussi que « la mondialisation produit à la fois de la convergence et de la différenciation, et non de l'uniformisation » (2008a, 15).

¹⁵ Castells montre comment la « société en réseaux » contemporaine modifie profondément notre géographie : « le nouveau système de communication transforme radicalement l'espace et le temps, dimensions fondamentales de l'expérience humaine. Les lieux perdent la substance même de leur signification culturelle, historique et géographique, pour être intégrés dans des réseaux fonctionnels produisant un espace de flux qui se substitue à l'espace des lieux » (1998, 424).

¹⁶ C'est l'expression de Vidal de la Blache : « Ainsi agit, déjouant ou dépassant les prévisions, une puissance géographique dont rien ne permettait de mesurer les effets. De tous ces systèmes de communication se forme un réseau que l'on peut qualifier de mondial. Il embrasse, en effet, sinon la totalité du globe, du moins une étendue assez grande pour que rien à peu près n'échappe à son étreinte » (1921 [1955, 261]).

¹⁷ Dollfus le dit aussi, autrement : « les progrès pour réduire la rugosité des distances et ses coûts sont au cœur des facteurs qui ont permis la mondialisation » (1997, 62).

Dollfus, après avoir soutenu que « le vernis d'homogénéisation du monde n'est qu'un reflet des conditions et des modes d'existence du système » (1986, 225), admet ensuite que la mondialisation peut réduire la diversité du Monde : « on constate sans doute une « érosion linguistique », une « érosion génétique » pour les plantes cultivées, voire une « érosion politique » des formes d'encadrement des groupes » (1990, 280); ou encore, « la modernité associée au développement du système Monde provoque une érosion de la diversité des formes d'organisation familiale », et « la diversité des structures foncières et de ses modes de transmission s'érode aussi » (*op. cit.*, 361). Or, d'après Dollfus, tout cela « n'entraîne pas pour autant une plus grande homogénéité des situations » (*op. cit.*, 280). Mais c'est bien, au contraire, parce que ces multiples « érosions » ont lieu dans des régions aux situations fonctionnelles similaires dans l'espace Monde que l'homogénéisation, loin de n'être qu'un « vernis », est bien au cœur de la mondialisation.

Pour qualifier les conséquences de la mondialisation sur l'espace, ces géographes emploient le terme de différenciation, jamais celui de diversification : à juste titre, car ils ne sont pas équivalents. Selon Brunet, « la différenciation des espaces apparaît par spécialisation ou par spéciation. La première implique une complémentarité entre les espaces, une division du travail. (...) La spéciation définit l'autonomisation d'un système comme fruit et au prix d'un certain isolement » (1986, 301). Réserveons la notion de différenciation spatiale au premier sens que lui donne Brunet, celui d'une spécialisation des espaces par la division du travail dans le système Monde. Cette différenciation ne produit qu'un nombre limité de types d'espaces – plantations tropicales, stations touristiques, réseaux autoroutiers, lotissements péri-urbains, centres d'affaires, etc. - reproduits dans diverses régions du Monde et qui se ressemblent tous au sein de leurs catégories respectives¹⁸. Et considérons la diversification spatiale comme résultat de la spéciation, selon l'acception de Brunet : elle engendre des géographies singulières. La spéciation spatiale permet ainsi à la géodiversité d'avoir lieu.

La notion de géodiversité exprime la variété des géographies régionales qui font de la Terre un habitat viable et diversifié pour les populations et sociétés humaines comme pour les autres êtres vivants (Grenier, 2008). Pendant la plus grande partie de son histoire, l'humanité a produit de la géodiversité, une immense variété de géographies témoignant des diverses façons humaines d'habiter la Terre. La géodiversité d'une région est d'autant plus élevée que celle-ci abrite des espèces endémiques ou très diverses, et qu'elle est habitée par une population à la géoculture singulière. Or, puisque ces régions à forte géodiversité sont, pour la plupart, relativement isolées sur la Terre, on en déduit que la géodiversité résulte souvent d'une «spéciation géographique»¹⁹.

¹⁸ Les espaces les plus uniformes du Monde sont les « non-lieux » : « aussi bien les installations nécessaires à la circulation accélérée des personnes et des biens (voies rapides, échangeurs, aéroports) que les moyens de transports eux-mêmes ou les grands centres commerciaux » (Augé, 1992, 48). L'« espace des flux » produit des « non-lieux ».

¹⁹ Cette notion de biologie évolutive désigne la formation d'une nouvelle espèce par isolement écologique d'une population. L'île de Pâques est un exemple emblématique de spéciation géographique... en géographie, ou de formation de géodiversité : sa population provient de l'aire culturelle Est Polynésienne, dont elle a gardé certains traits géoculturels;

Parce qu'elle engendre des séries d'espaces semblables à l'intérieur d'un cadre défini par les nécessités du capitalisme et de l'Etat, la différenciation spatiale opérée par la mondialisation n'est pas une diversification du Monde. Au contraire, celui-ci est à la fois plus différencié (ou plus inégal) et moins divers. D'autant que la mondialisation n'est pas qu'un clonage d'espaces spécialisés et diffusés partout sur la Terre, elle détruit aussi les autres formes d'organisation spatiales. En effet, les espaces produits par spéciation - par exemple l'« archipel vertical » des peuples andins précolombiens (Murra, 1985) ou « l'espace réticulé » traditionnel des populations de Vanuatu (Bonnemaison, 1986) - disparaissent lorsqu'ils sont absorbés par le système Monde²⁰. Homogénéisation des espaces et réduction de la diversité spatiale sont les conséquences de ce que j'appelle la mondialisation géographique.

3.3 Mondialisation et ouverture géographiques

La « mondialisation géographique » désigne la diffusion sur la Terre de géographies modernes au cours des différentes périodes historiques de formation de l'espace Monde. C'est la mondialisation géographique qui explique l'érosion de la diversité terrestre car, comme l'exprime Berque, « le système en question tend à imposer un espace indifférent à la diversité naturelle et culturelle de la Terre et, de ce fait, adverse à ce qui engendre cette diversité : le fonctionnement de la biosphère comme les identités collectives » (2004, 76).

Cette diminution de la géodiversité planétaire se fait d'abord à travers le processus d'« ouverture géographique », que je définis comme les profondes et rapides transformations écologiques et sociales de régions jusqu'alors isolées en raison de leur connexion au système Monde. Il y a « ouverture » parce que divers flux – d'humains, d'organismes, de produits, de capitaux, d'informations, etc. - entrent dans ou sortent de ces régions. Elle est qualifiée de « géographique » parce que ces flux circulent dans des réseaux reliant ces régions à l'espace Monde, et que ces flux et réseaux y produisent de nouveaux espaces, en modifient les environnements et changent la géoculture de leurs sociétés. La mondialisation est un processus d'ouverture géographique qui n'est autre que l'« élimination de toutes les barrières spatiales » à laquelle procèdent le capitalisme dans le Monde et les Etats dans le cadre de leurs territoires. C'est pourquoi la mondialisation provoque l'érosion d'une géodiversité développée dans des régions en situation d'isolement écologique et géographique, à l'abri de ces « barrières »²¹.

mais l'isolement pluriséculaire ayant suivi le peuplement de l'île a conduit les Rapanui à y produire une géographie singulière (Grenier, 2005; 2014 ; 2019).

²⁰ Ainsi, Murra signale-t-il que « l'archipel vertical » a été disloqué par « le régime colonial européen, les républiques du XIX^e siècle et par les réformes agraires contemporaines » (1985, 139). Et à Vanuatu, « un système spatial classique à centre et à périphéries a pris la place du système territorial aux mailles fluides de l'époque traditionnelle. La structure originelle de type réseau, qui évitait précisément à des phénomènes de marginalisation trop accentuée de se développer, n'a donc pu résister à l'impact du système économique moderne » (Bonnemaison, 1986, 491).

²¹ Le terme de « barrières » est utilisé tant par Darwin que par Lévi-Strauss pour expliquer les processus de diversification biologique ou culturelle par isolement écologique ou géographique.

La mondialisation est une homogénéisation géographique car à travers l'ouverture des régions de la Terre, elle propage et impose un nombre limité d'espaces et d'environnements ainsi que la géoculture à vocation universelle qui les justifie. Cette homogénéisation géographique se développe au cours des différentes périodes de la mondialisation.

4. Périodes de la mondialisation

La mondialisation est un processus géohistorique subdivisé en « périodes de l'espace » (Grataloup, 2003) ou *Zeitraum* (Osterhammel, 2017). À chacune de ces périodes correspond en effet une extension de l'espace Monde sur la Terre, par ouvertures géographiques et par diffusion de géographies modernes, qui se remplacent ou s'accumulent en ses lieux ou régions. Or « chacune de ces vagues et phases se sont achevées par des crises structurelles dans le capitalisme global » (Murray, 2006, 349) : les crises de modernité délimitent les périodes de la mondialisation.

Intenses, brèves et globales, les crises de modernité représentent le paroxysme du processus de « destruction créatrice » du capitalisme (Schumpeter, 1942). Ces crises ouvrent, dans les centres du système Monde, une transformation de l'économie par révolution technique, modification des facteurs de production et expansion spatiale, transformation qui s'accompagne de bouleversements sociaux et géographiques ainsi que de la réorganisation du pouvoir politique et du développement de l'idéologie moderne. Ces crises systémiques de quelques décennies s'apparentent à ce que Braudel appelle les « grandes ruptures » de l'histoire : elles permettent au capitalisme de maintenir sa dynamique et à la modernité de se renouveler. Entre ces « grandes ruptures » s'étendent des phases de modernisation dans la « longue durée » braudélienne, pendant lesquelles découvertes et innovations surgies lors de la crise de modernité précédente se diffusent de façon inégale dans les sociétés et espaces du système Monde. Au cours de l'histoire, ces crises sont plus rapprochées dans le temps - c'est l'accélération de la modernité, et elles concernent un nombre croissant de sociétés modernisées et d'espaces mondialisés, selon leur niveau d'inclusion dans le système Monde. Je distingue quatre crises de modernité et autant de périodes de mondialisation géographique.

4.1 Le Monde Européen (XV^e-XVIII^e siècles)

La crise des « Temps Modernes », à la charnière des XV^e et XVI^e siècles, est la seule à être postérieure aux débuts d'une période de mondialisation géographique, la première, qui s'étend du XV^e siècle à la fin du XVIII^e siècle et que j'appelle le « Monde Européen ». Selon Livingstone, les « Grandes Découvertes » des navigateurs européens du XV^e siècle seraient en effet l'une des causes de cette première crise de modernité car, en donnant « une importance fondamentale à l'expérience du monde réel » (1992, 33), elles stimulent l'émergence des sciences modernes en Occident et, plus largement, le développement d'une nouvelle « vision du Monde » comme des moyens de le conquérir. Deux dates possibles pour inaugurer cette première période, selon que l'on insiste sur la primauté historique ou

sur l'échelle de l'ouverture géographique et de la perte de géodiversité qu'elle entraîne.

L'année 1402 marque le début de la conquête des Canaries par les Espagnols, « une date que nous devons prendre comme l'année de naissance de l'impérialisme européen moderne », selon Crosby (1986, 84). Elle signifie le commencement de la fin pour le peuple Guanche, qui vivait jusqu'alors en de multiples isolats dans l'archipel : victime de l'ouverture géographique des Canaries, il est anéanti en un siècle. Et dès le début du XVI^e siècle, les Canaries deviennent un relais majeur dans les réseaux reliant l'Espagne à l'Amérique, et un laboratoire de la première mondialisation géographique, où sont expérimentés des modèles urbains et agraires transplantés ensuite dans les colonies ibériques (Morales Matos et Santana, 2005).

La seconde date est 1492, début d'un processus de connexion transocéanique qui déclenche la plus importante ouverture géographique de l'histoire, et dont l'une des conséquences est « la plus grande révolution biologique dans les Amériques depuis la fin du pléistocène » (Crosby, 2003, 66). Dans une Amérique jusqu'alors isolée sur la Terre, la conquête ibérique provoque la destruction des empires-monde aztèque et inca, l'effondrement de la population indigène par « choc microbien », et la désorganisation consécutive des sociétés « amérindiennes ». Passés les bouleversements de la Conquête, l'ouverture géographique du « Nouveau Monde » devient structurelle, car toutes sortes de flux reliant les colonies ibériques à l'Europe occidentale, à l'Afrique atlantique et à l'Asie orientale font de l'Amérique la périphérie essentielle d'une économie-monde européenne désormais au centre du système Monde en formation.

L'Amérique est façonnée par la première mondialisation géographique. L'importation de plantes agricoles et d'animaux domestiques du « Vieux Monde » (certaines introductions évoluent en invasions biologiques), et la destruction d'habitats naturels sur de grandes superficies pour faire place aux plantations ou à l'élevage produisent de nouveaux environnements²². D'un bout à l'autre de l'Amérique coloniale l'on retrouve les mêmes espaces : sur les littoraux tropicaux, des plantations, notamment sucrières, où travaillent des esclaves importés d'Afrique; en altitude et dans les régions tempérées, des *latifundia* consacrées à l'élevage ou aux cultures européennes; partout, des mines, et des villes à l'architecture similaire, conçues selon un même plan d'urbanisme. Enfin, la géoculture moderne se diffuse dans les colonies européennes, où elle se mêle à celles des peuples indigènes (Chaunu, 1964; Wachtel, 1971; Sanchez Albornoz, 1977; Crosby, 1986, 2003; Calvo, 1994; Gruzinski, 2004; De Blas *et al.*, 2011).

Malgré quelques nouveautés dans les techniques de navigation, décisives pour lancer la mondialisation, les moyens de transport sont restés les mêmes, durant cette première période, que ceux utilisés depuis des millénaires. La formation des empires ibériques sur d'immenses aires du continent américain a été rendue possible par les différences biologiques, techniques et culturelles entre conquérants et populations locales. Mais en Asie ces différences n'existent pas, et les proies sont trop grosses. Les empires coloniaux européens y ont la forme de réseaux de comptoirs

²² Et de nouveaux écosystèmes, « novel ecosystems » (Hobbs,).

littoraux et insulaires greffés sur les économie-mondes asiatiques, et la mondialisation géographique est donc limitée. En Afrique cependant, les effets d'une ouverture géographique à partir de synapses littorales du système Monde peuvent se faire sentir loin à l'intérieur des régions soumises aux traites négrières (Pétré-Grenouilleau, 2004).

Dès cette première phase de mondialisation, des îles océaniques subissent des ouvertures géographiques qui les transforment d'autant plus profondément qu'elles étaient jusqu'alors isolées et parfois inhabitées, provoquant la disparition de populations autochtones, comme aux Canaries, ou l'extinction d'espèces endémiques, comme aux Mascareignes. Certaines de ces îles servent de terrain d'expérimentation géographique : le binôme plantation de cannes à sucre/esclavage africain est mis au point dans les îles de Macaronésie et du Golfe de Guinée avant d'être transplanté en Amérique, et les premières politiques de conservation de la nature sont mises en œuvre aux Mascareignes avant d'essaimer dans d'autres régions de l'empire britannique (Grove, 1995). C'est aussi dans un archipel océanique que se clôt cette première période de mondialisation géographique : en 1779, à la mort de Cook aux Hawaï, la configuration de la Terre est connue des Européens.

4.2 Le Monde Occidental (fin XVIII^e/fin XIX^e siècle)

La seconde crise de modernité, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, marque les débuts de la Révolution Industrielle, de l'Etat national et une réorganisation majeure du capitalisme. C'est à la fois l'entrée de la planète dans l'Anthropocène (Steffen *et al.*, 2007) et l'avènement d'un « Monde nouveau » à la modernité conquérante, illustrée par des expositions « universelles » dont la première a lieu en 1851 à Londres. La seconde période de la mondialisation, qui couvre un long XIX^e siècle, est le « Monde Occidental », dont le début symbolique peut être la déclaration d'indépendance des Etats-Unis en 1776.

La réplique sur tout le continent américain indépendant du modèle révolutionnaire français de l'Etat à territoire national initie la diffusion mondiale d'une forme uniformisatrice de production et de contrôle étatique de l'espace, et elle marque ainsi les débuts géopolitiques de l'Occident. Monde Occidental, aussi, parce que si le centre du système Monde reste l'Europe du Nord-Ouest et plus particulièrement le Royaume Uni, ses périphéries les plus développées sont les « Nouvelles Europes » (Crosby, 1986), des Etats pour la plupart issus des colonies de la première mondialisation et dans lesquels les Européens migrent massivement au cours du XIX^e siècle : les Etats-Unis, le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les pays du Cône Sud américain. Monde Occidental enfin, parce que cette période voit la montée en puissance économique des Etats-Unis, qui font jeu égal avec le Royaume Uni à la fin du XIX^e siècle, tandis que la modernisation rapide et autonome du Japon à partir de l'ère Meiji l'inclut dans un Occident qui se définit, par sa modernité, comme « la » civilisation.

Rappelons aussi « le rôle moteur de l'expansion coloniale dans l'accélération du processus de mondialisation à partir du milieu du XIX^e siècle » (Singaravélou, 2013, 27), qui mène quelques pays européens, auxquels se joignent les Etats-Unis, la Russie et le Japon, à accroître ou à constituer des empires couvrant l'essentiel de l'Afrique, de l'Asie et de

l'Océanie, tandis que les Etats américains construisent leurs territoires nationaux par la conquête des régions marginales du continent. Les Etats des Nouvelles Europes le font à travers une immigration européenne en partie destinée à peupler des espaces conquis militairement, ceux des « mini-systèmes »²³ ayant jusqu'alors échappé à l'emprise des empires coloniaux, dont les habitants sont exterminés ou parqués. Cela permet de consacrer d'immenses espaces à l'élevage et à l'agriculture – en grande partie d'exportation – qui, avec l'urbanisme moderne se propageant des métropoles centres de l'espace Monde vers les villes des périphéries impériales ou néo-coloniales, sont autant d'exemples de la mondialisation géographique de cette deuxième période (Blais, 2013).

Ce sont les progrès des transports issus de la seconde modernité qui, avec les perfectionnements apportés aux anciens, permettent le fonctionnement d'un espace Monde désormais à l'échelle de la Terre : aux *clippers* et diligences s'ajoutent puis se substituent bateaux à vapeur, chemins de fer, câbles sous-marins et lignes télégraphiques, qui traversent océans ou continents. L'amplitude de l'ouverture géographique est donc très grande durant cette seconde période de la mondialisation : partout sur la Terre, les régions encore isolées sont intégrées au système Monde par l'exploitation de leurs ressources ou leur colonisation. Cela se traduit par des destructions écologiques et socio-culturelles considérables, en particulier dans les « Nouvelles Europes » et les îles océaniques.

Cette rapide érosion de la géodiversité planétaire s'accompagne en Occident de l'apparition de sciences naturelles et humaines - biologie darwinienne, écologie, paléontologie, anthropologie, géographie... – travaillant à la compréhension de la diversité terrestre passée ou présente, et par la multiplication d'institutions chargées de la recenser et d'en stocker des spécimens – musées, jardins botaniques et zoologiques. Le Monde Occidental voit aussi l'affirmation d'une nouvelle relation à l'environnement à travers le mouvement conservateur et l'émergence du tourisme, qui donnent lieu à des espaces spécialisés (et donc similaires) dans diverses régions du Monde. C'est durant cette période de mondialisation que se diffuse partout dans le Monde une géoculture moderne, qui favorise en retour l'ouverture des sociétés périphériques et de leurs espaces (Bayly, 2006; Osterhammel, 2017). Une date symbolique pour clôturer cette seconde période de mondialisation géographique : en 1884, lorsque la conférence de Washington institue les fuseaux horaires, le temps du Monde est désormais unifié à l'échelle du globe.

4.3 Le Monde International (fin XIX^e siècle- fin XX^e siècle)

La troisième crise de modernité se situe entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, et elle ébranle toutes les sphères de la civilisation occidentale, dont s'accélère alors la fusion avec un capitalisme²⁴ entrant

²³ Wallerstein (2006) nomme ainsi les sociétés qui fonctionnent largement en autosubsistance, occupent de petites aires et ont peu de contacts extérieurs. Dollfus les appelle les « grains », « des sociétés, des groupes, qui ont leur autonomie de fonctionnement et ne rassemblent qu'une population limitée » (1990, 293).

²⁴ Weber, contemporain de cette troisième crise de modernité, décrit « l'encastrement » de la civilisation occidentale dans le capitalisme : « chacun trouve aujourd'hui en naissant

dans une ère de masse et de puissance industrielles qui unifie le Monde. La période de mondialisation qu'elle inaugure est celle du « Monde international », qui va de la fin du XIX^e siècle aux années 1970 et dont la date de début pourrait être le Congrès de Berlin en 1885.

Après la « belle époque » de la « première globalisation financière », 1914 inaugure une phase de contraction des échanges économiques mondiaux qui s'étend jusqu'en 1945. Celle-ci, qui voit l'apogée des empires coloniaux, des régimes totalitaires aux géopolitiques planétaires et des guerres totales qui sont aussi mondiales, représente une intensification du processus de mondialisation, et non une « antimondialisation ». Les guerres « mondiales » accélèrent en effet la mondialisation géographique (Aglan et Frank 2015; Compagnon et Purseigle, 2016), à la fois pendant et après les conflits, entre autres par la construction d'infrastructures de transport qui ouvrent au Monde des régions jusqu'alors isolées : route panaméricaine, chemin de fer birman, ports et aéroports dans diverses îles du Pacifique, etc. Après 1945, le Monde se fragmente en une multitude d'Etats « nationaux » issus de la décolonisation et se dote d'une Organisation des Nations Unies pour le réguler : il est « international ». Etats et Organisations Internationales diffusent la modernité, sous le nom de « développement », jusque dans les régions les plus isolées de la Terre (Rist, 1996).

Au cours de cette période, la planète entre dans la seconde phase de l'Anthropocène, caractérisée par la « grande accélération » des pressions anthropiques sur la biosphère (Steffen *et al.*, 2007). Les réseaux de transport et de communication fondés sur les innovations énergétiques et techniques (pétrole, électricité, automobile, avion, radio...) de la troisième modernité et certaines de la précédente (charbon, chemin de fer...) s'étendent partout sur la Terre. Toutes les régions terrestres sont appropriées par les Etats, et parcourues, peuplées ou exploitées par divers acteurs, parfois très lointains. Ces réseaux, au sein duquel circulent des flux croissants de toute nature, assurent le fonctionnement des Etats, des entreprises transnationales comme des Organisations Internationales. Ils permettent aussi la diffusion partout dans le Monde d'éléments culturels modernes (linguistiques, alimentaires, vestimentaires, musicaux, sportifs, etc.), de normes internationales et d'idées-valeurs « universelles » qui forment une ébauche de civilisation mondiale. Celle-ci se caractérise d'abord par une géoculture, celle de la société de consommation des pays-centre du système Monde, à laquelle aspire le reste de l'humanité.

C'est pourquoi, quels que soient les régimes et idéologies politiques, « la priorité absolue donnée à la croissance économique [fait de celle-ci] sans conteste l'idée la plus importante du XX^e siècle pour l'histoire environnementale » (McNeil, 2000, 336). La mondialisation géographique s'accélère ainsi par la reproduction sur la Terre d'espaces fonctionnels du système Monde qui sont partout organisés de la même façon, par des environnements semblables et par une géoculture moderne aux prétentions universelles.

4.4 Le « Monde Global » (depuis les années 1970)

l'économie capitaliste établie comme un immense cosmos, un habitacle dans lequel il doit vivre et auquel il ne peut rien changer » (1923 [1991, 51]).

La crise de modernité actuelle, qui débute dans les années 1970, se définit par sa globalité. Elle est à la fois généralisée dans une civilisation devenue largement mondiale, et ses effets touchent la Terre entière, l'ensemble du Monde et du globe : j'appelle « Monde Global » la période contemporaine de la mondialisation géographique. Deux dates pour ses débuts : 1969, avec le système Arpanet (ancêtre du *World Wide Web*) et la vision du globe terrestre vu de la lune; et 1971, lorsque la fin de la convertibilité du dollar en or porte un premier coup à la régulation financière internationale et ouvre la voie à un capitalisme « global » au sens que les économistes donnent à ce terme (Boyer, 2000 ; Adda, 2001 ; Michalet, 2004 ; Bost *et al.*, 2006).

Le Monde Global fonctionne comme un système Terre de plus en plus intégré, en articulant le Monde au globe. Ce sont les environmentalistes qui, les premiers, adoptent le terme de globalisation pour décrire les effets désastreux sur la biosphère des croissances démographique et économique ou, plus précisément, des géographies contemporaines. Des années 1970 à aujourd'hui, la population du Monde est passée de quatre à sept milliards et demi d'habitants, toutes les productions, circulations, consommations et pollutions ont augmenté vertigineusement, et les écosystèmes de la Terre, partout et à toutes les échelles, se sont dégradés en conséquence. De plus, à ces destructions environnementales classiques (pollutions massives de l'atmosphère, des sols, des eaux continentales et marines; pertes d'habitats terrestres et marins; érosion rapide de biodiversité; épuisement des ressources naturelles; invasions biologiques, etc.), la période actuelle ajoute de nouvelles menaces. Celles-ci sont dues à la diffusion, au sein de l'espace fini qu'est la Terre, d'éléments microscopiques issus des technosciences - gènes des Organismes Génétiquement Modifiés, particules des nanotechnologies, radiations nucléaires, gaz à effet de serre, etc. - qui peuvent rendre littéralement inhabitables à l'humanité et à bien d'autres espèces des régions entières, voire bouleverser la biosphère dans sa totalité.

La « mondialisation globale » est donc à la fois un filet jeté sur le Monde et une nappe couvrant le globe : la Terre est entièrement striée de réseaux transnationaux, maillée de territoires étatiques et enveloppée dans des phénomènes écologiques d'origine anthropique. L'idée d'une humanité devenue agent écologique global ne s'est vraiment répandue que depuis une quinzaine d'années, notamment avec les notions de « sixième crise » d'extinction massive de diversité biologique et d'« Anthropocène ». Elle s'accompagne de la prise de conscience qu'il existe des limites planétaires : après avoir été lancée par le rapport Meadows (1972), cette deuxième idée est l'objet d'un renouveau d'attention, là aussi depuis une quinzaine d'années (Wackernagel et Rees, 1999; Rockström *et al.*, 2009). Mais le Monde Global transforme aussi l'écoumène, la relation de l'humanité à une Terre affectée par les géographies de secteurs croissants de la population mondiale. Sur ce plan, l'urbanisation galopante, l'importance du virtuel, l'accélération généralisée de l'époque actuelle sont autant de causes de l'élargissement de la fracture entre l'humanité et la nature terrestre, au sens le plus général du terme : les plantes, les animaux, le silence, l'obscurité de la nuit...

Conclusion : la Terre et la mondialisation géographique

Le « Monde Global » conduit ainsi à s'intéresser à la Terre comme écoumène homogénéisé et menacé par la mondialisation géographique. Or cet intérêt est ancien en géographie. Pour Ritter (1852), la Terre est la « demeure » de l'humanité, où le « particulier » se comprend en rapport avec le « Tout ». Par ailleurs, d'autres géographes de la même époque, conscients des destructions causées par les actions anthropiques, se préoccupent de leurs conséquences à l'échelle d'une planète qu'ils considèrent comme l'habitat de l'humanité (Marsh, 1864; Reclus, 1905). Si Vidal de la Blache ignore ces préoccupations environnementalistes, il est influencé par Ritter : « l'idée qui plane sur tous les progrès de la géographie est celle de l'unité terrestre. La conception de la Terre comme un tout dont les parties sont coordonnées, où les phénomènes s'enchaînent et obéissent à des lois générales dont dérivent les cas particuliers » (Vidal de la Blache, 1921, 5). Considérer la Terre comme un tout permet d'en comprendre la diversité – en particulier à travers l'analyse régionale – et d'en saisir l'unité, parce qu'il existe des « lois générales » régissant les géographies physique et humaine, et qu'« aujourd'hui, toutes les parties de la Terre entrent en rapport » (*op. cit.*, 12).

Bien avant que les géographes actuels n'utilisent les notions de biosphère, d'écoumène ou de système Monde, celles-ci avaient été pensées par certains de leurs précurseurs. Dans la période intermédiaire, toutefois, la Terre a été largement ignorée, comme objet scientifique ou échelle d'analyse, par les géographes français. À l'exception de Dardel (1952), qui définit la Terre comme le cadre de l'existence humaine et attribue à la géographie la tâche de comprendre les liens unissant les hommes à leur demeure terrestre : « puisque la Terre est la mère de tout ce qui vit, de tout ce qui est, un lien de parenté unit l'homme à tout ce qui l'entoure, aux arbres, aux animaux, aux pierres mêmes. La montagne, la vallée, la forêt, ne sont pas simplement un cadre, un « extérieur », même familier. Elles sont l'homme lui-même » (1990, 66). Cette conception de la géographie se rapproche de l'éthique de la Terre écocentrique élaborée à la même époque par le conservateur Leopold²⁵.

Parmi des géographes contemporains encore peu intéressés par la Terre²⁶, Berque fait lui aussi figure d'exception. Il l'appréhende à partir de la notion d'écoumène, c'est-à-dire « la Terre en tant qu'elle est habitée par l'humanité, et c'est aussi l'humanité en tant qu'elle habite la Terre. (...) d'où notre définition : l'écoumène, c'est la relation de l'humanité à l'étendue terrestre » (Berque, 1996, 71). Envisager la planète du point de vue humain nous engage, car « notre responsabilité essentielle, c'est d'assurer que la Terre soit toujours écoumène : une demeure qui nous motive à la trouver, toujours, belle et bonne à vivre » (*op. cit.*, 114-115). On peut qualifier cette

²⁵ « La *Land Ethic* élargit simplement les frontières de la communauté pour y inclure les sols, les eaux, les plantes et les animaux ou, collectivement : la Terre. (...) En résumé la *Land Ethic* change le rôle d'*Homo Sapiens* de conquérant de la communauté terrestre en membre à part entière et citoyen de celle-ci » (Leopold, 1949 [1970, 239-240]).

²⁶ Certains manuels universitaires définissent même le progrès de la discipline par l'abandon de la Terre comme référent scientifique (Scheibling, 1994; Bavoux, 2002).

conception d'« écocentrisme géographique »²⁷, selon lequel la qualité de la vie des populations humaines sur la Terre dépend des liens qu'elles tissent avec celle-ci, de la place qu'elles y occupent et des empreintes qu'elles y laissent.

Penser géographiquement la Terre, c'est l'appréhender dans son unité - le globe, l'écoumène, le Monde – et sa diversité – les écosystèmes, milieux et espaces qui en constituent la trame régionale. La Terre a des limites, celles de la biosphère pour les êtres vivants, celles du Monde pour les sociétés humaines, et celles du nombre d'écorégions ou de régions géographiques qui la forment. Pour contribuer aux débats contemporains sur la mondialisation et la « crise environnementale globale », la science géographique doit s'attacher à montrer l'importance de ces limites comme la valeur de la diversité terrestre pour l'humanité. Il est urgent de faire la géographie de notre temps, celui de la superposition du Monde et du globe ou, pour le dire autrement, celui d'un écoumène aux dimensions de la Terre. Cette unité de l'humanité et de la Terre résulte de la formation puis du fonctionnement actuel du système Monde. Or celui-ci érode aujourd'hui rapidement la diversité terrestre par la mondialisation géographique et les processus écologiques d'échelle planétaire qu'elle entraîne : le « Monde global » et l'accélération de l'Anthropocène sont les nouveautés radicales de notre époque, à penser ensemble.

Références bibliographiques

- Adda, J. (2001), *La Mondialisation de l'économie*, Paris, La Découverte, tome 1 Genèse, 125 p., tome 2 Problèmes, 126 p.
- Aglan, A. et Frank, R. (2015), « Introduction. La seconde guerre mondiale telle qu'en elle-même les historiens la changent » (1937-1945), in *La guerre-monde*, Aglan, A. et Frank, R. (dir.), Paris, Gallimard, p. 11-21.
- Augé, M. (1992), *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 153 p.
- Balandier, G. (1985), *Le détour. Pouvoir et modernité*, Paris, Fayard, 269 p.
- Bavoux J.-J., 2002, *La géographie. Objet, méthodes, débats*, Paris, Armand Colin, 240 p.
- Bayly, C.A., (2006), *La naissance du monde moderne (1780-1914)*, Paris, Les éditions de l'Atelier/Le Monde diplomatique, 606 p.
- Berque, A. (1996), *Etre humains sur la terre. Principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard-Le Débat, 212 p.
- Berque, A. (2004), La mondialisation a-t-elle une base ?, in *Les territoires de la mondialisation*, Mercier G. (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, p. 73-91.

²⁷ On note en effet un rapport entre les pensées de Berque et de Leopold : « ce que veulent dire au fond ces métaphores de la *land ethic* (...), c'est le besoin où nous sommes de refonder les valeurs humaines dans leur unité cosmologique avec la nature, en retrouvant les liens que la modernité avait coupés » (Berque, 2010).

- Berque, A. (2010), « Des fondements ontologiques de la crise, et de l'être qui pourrait la dépasser », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], Volume 10, Numéro 1.
- Blais, H. (2013), « Reconfigurations territoriales et histoires urbaines », in Singaravélou, P. (dir.), *Les empires coloniaux. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Editions Point, p. 169-214.
- Bonnemaïson, J. (1986), *L'arbre et la pirogue. Les fondements d'une identité. Territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu (Mélanésie), Livre I*, Paris, Orstom, 540 p.
- Boquet, Y. (2018), *La mondialisation. Un monde organisé en systèmes*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 135 p.
- Bost, F., Daviet, S. et Fache, J. (2006), « Globalisation-mondialisation-régionalisation : la géographie économique en première ligne », *Historiens et Géographes n°395*, p. 155-174.
- Boyer, R. (2000), « Les mots et les réalités », in Cordellier S. (dir.), *La mondialisation au-delà des mythes*, Paris, La Découverte, p. 13-56.
- Braudel, F. (1979), *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècles*, tome 3, *Le temps du Monde*, Paris, Armand Colin, 607 p.
- Braudel, F. (1985), *La dynamique du capitalisme*, Paris, Champs Flammarion, 121 p.
- Brunet, R. (1986), « L'espace, règles du jeu », in Auriac F. et Brunet R. (dir.), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard, p. 297-316.
- Calvo, T. (1994), *L'Amérique ibérique de 1570 à 1910*, Paris, Nathan, 359 p.
- Carroué, L. (2002), *Géographie de la mondialisation*, Paris, Armand Colin, 256 p.
- Carroué, L. (2006), « Globalisation, mondialisation : clarification des concepts et emboîtements d'échelles », *Historiens et Géographes n° 395*, p. 83-87.
- Carroué, L. (2018), *Atlas de la mondialisation. Une seule terre, des mondes*, Paris, Autrement, 95 p.
- Castells, M. (1998), *La société en réseaux*, Paris, Fayard, 613 p.
- Chaunu, P. (1964), *L'Amérique et les Amériques de la Préhistoire à nos jours*, Paris, Armand Colin, 470 p.
- Compagnon O. et Purseigle P. (2016), « Géographies de la mobilisation et territoires de la belligérance durant la Première Guerre mondiale », *Annales. Histoire, Sciences Sociales 2016/1 (71^e année)*, p. 37-64.
- Crosby, A. (1986), *Ecological Imperialism. The Biological Expansion of Europe, 900-1900*, New York, Cambridge University Press, 368 p.
- Crosby, A. (2003), *The Columbian Exchange. Biological and Cultural Consequences of 1492*, Praeger, Westport CT, 283 p.
- Dagorn, R.-E. (2008), « Mondialisation, un mot qui change les mondes », in Lévy J. (dir.), *L'invention du Monde. Une géographie de la mondialisation*, Paris, Les Presses de Science Po, p. 63-78.
- Dardel, E. (1952), *L'homme et la terre*, Paris, CTHS (1990), 200 p.
- De Blas, P., de la Puente, J., Serviá, M., Roca, M. et Rivas, R. (2011), *La empresa de América*, Madrid, Edaf, 310 p.

- Dollfus, O. (1986), « L'espace mondial tel qu'il est : deux ou trois choses que je sais de lui », in Auriac F. et Brunet R. (dir), *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard, p. 225-235.
- Dollfus, O. (1990), « Le Système Monde », in Brunet R. et Dollfus O. (dir), *Mondes nouveaux*, Paris, Hachette, p. 273-529.
- Dollfus, O. (1994), *L'espace Monde*, Paris, Economica, 111 p.
- Dollfus, O. (1997), *La mondialisation*, Paris, Presses de Sciences Po, 163 p.
- Dollfus, O., Grataloup, C. et Lévy, J. (1999), « Trois ou quatre choses que la mondialisation dit à la géographie », *L'Espace Géographique* 28, n°1, p. 1-11.
- Dumont, L. (1983), *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Le Seuil, 272 p.
- Dumont, L., (1985), *Homo Æqualis. Génèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard, 271 p.
- Grataloup, C. (2003), « Les périodes de l'espace », *Espaces Temps* 82-83, p. 80-86.
- Grataloup, C. (2007), *Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du Monde*, Paris, Armand Colin, 256 p.
- Grataloup, C. (2008), « La mondialisation dans une perspective géohistorique », *Bulletin de l'Association de Géographes Français* 85-3, p. 307-324.
- Grenier, C. (2005), « La patrimonialisation comme mode d'adaptation géographique. Galapagos et île de Pâques », in Cormier-Salem, M.-C., Juhé-Beaulaton, D., Boutrais, J. et Roussel, B. (dir.), *Patrimoines naturels aux suds, Territoires, identités et stratégies locales*, Paris, IRD Editions, p. 475-513.
- Grenier, C. (2008), « La gestion de parcs nationaux mondialisés dans des régions à forte géodiversité. Corcovado (Costa Rica), Galapagos (Equateur), Rapa Nui (Chili) », in Héritier S. et Laslaz L. (dir), *Les parcs nationaux dans le monde*, Paris, Ellipses, p. 123-142.
- Grenier, C. (2014), *Géodiversité et mondialisation. Les fondements géographiques de la diversité terrestre et de son érosion*. Volume scientifique de l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université de La Rochelle, 284 p.
- Grove, R. (1995), *Green Imperialism. Colonial expansion, tropical island Edens and the origins of environmentalism, 1600-1860*. Cambridge, Cambridge University Press, 540 p.
- Gruzinski, S. (2004), *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, Editions de la Martinière, 479 p.
- Harvey, D. (1995), « La mondialisation en question », in *Géographie et capital*, Paris, Syllepses (2010), p. 239-256.
- Harvey, D. (2006), « Notes pour une théorie du développement géographique inégal », in *Géographie et capital*, Paris, Syllepses (2010), p. 195-238.
- Lefort, I. (2008), « Deux méta-discours et leurs usages géographiques : mondialisation et développement durable », *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, 2008-3, p. 361-369.
- Leopold, A. (1949), *A Sand County Almanac*, New York, Ballantines Books, (1970), 295 p.

- Lévy, J. (2003), « Mondialisation », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 637-642.
- Lévy, J. (2007), « La mondialisation : un évènement géographique », *L'information géographique*, vol. 71, p. 6-31.
- Lévy, J. (2008 a), « Introduction. Un évènement géographique », in Lévy, J. (dir.), *L'invention du Monde. Une géographie de la mondialisation*, Paris, Les Presses de Science Po, p. 11-21.
- Lévy, J. (2008 b), « Entrer dans le Monde par l'espace », in Lévy J. (dir.), *L'invention du Monde. Une géographie de la mondialisation*, Paris, Presses de Science Po, p. 41-61.
- Livingstone, D. (1992), *The Geographical Tradition*, Londres, 434 p.
- Mann, C. (2007), *1491. Nouvelles révélations sur les Amériques avant Christophe Colomb*, Paris, Albin Michel, 471 p.
- Marsh, G.P. (1864), *Man and Nature*, University of Washington Press, Seattle (2003), 512 p.
- Marx, K. (1867), *Le Capital, Livre I*, Paris, Champs Flammarion (1985), 442 p.
- Marx, K. et Engels, F. (1848), *Manifeste du parti communiste*, Paris, GF Flammarion (1998), 206 p.
- McNeil, J.R. (2000), *Something New Under the Sun. An Environmental History of The Twentieth-Century World*, New York, Norton & Company, 421 p.
- Meadows, D.H., Meadows, D.L., Randers, J., Behrens, W. (1972), *The Limits to Growth*, Londres, Pan Books Ltd, 205 p.
- Michalet, C.-A. (2004), *Qu'est-ce que la mondialisation ?*, Paris, La Découverte, 212 p.
- Morales Matos, G. et Santana, A. (2005), *Islas Canarias. Territorio y sociedad*. Las Palmas, Anroart Ediciones, 407 p.
- Murra, J. (1985), « El "archipiélago vertical" », in *El mundo andino. Población, medio ambiente y economía*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos (2002), 132-139.
- Murray, W.E. (2006), *Geographies of globalization*, Londres, Routledge, 392 p.
- Norel, P. (2004), *L'invention du marché. Une histoire économique de la mondialisation*, Paris, Le Seuil, 588 p.
- Oppenheimer, S. (2003), *Out of Africa's Eden. The Peopling of the World*, Cape Town, Jonathan Ball Publishers, 440 p.
- Osterhammel, J. (2017), *La transformation du monde. Une histoire globale du XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde Editions, 1483 p.
- Pétré-Grenouilleau, O. (2004), *Les traites négrières. Essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, 468 p.
- Polanyi, K. (1944), *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard (1983), 419 p.
- Reclus, E. (1905), *L'Homme et la Terre, Introduction et choix de textes* par B. Giblin, Paris, La Découverte (1998), 400 p.
- Rétaillé, D. (2003), « Monde », in Lévy J. et Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 634-635.

- Rist, G. (1996), *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de Sciences Po, 427 p.
- Ritter C., (1852), *Introduction à la géographie générale comparée. Essais sur les fondements d'une géographie scientifique*, Paris, Les Belles Lettres, Annales littéraires de l'Université de Besançon (1974), 255 p.
- Rockström, J. et 19 al. (2009), «Planetary boundaries: exploring the safe operating space for humanity», *Ecology and Society*, www.ecologyandsociety.org/vol14/iss2.
- Rosa, H. (2010), *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 475 p.
- Sánchez Alborno, N.(1977), *La población de América latina. Desde los tiempos precolombinos al año 2000*, Madrid, Alianza Editorial, 321 p.
- Sauer, C. (1925), « The Morphology of Landscape », in Leighly J. (ed), *Land and Life, a selection of the writings of Carl Sauer*, Berkeley, University of California Press (1969), p. 315-350.
- Scheibling, J. (1994), *Qu'est-ce que la géographie ?* Paris, Hachette, 199 p.
- Schumpeter, J. (1942), *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot (1979), 417 p.
- Singaravélou, P. (2013), « Introduction », in Singaravélou, P. (dir.), *Les empires coloniaux. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Editions Point, p. 9-35.
- Steffen, W., Crutzen, P., et McNeill, J. (2007), « The Anthropocene : Are Humans Now Overwhelming the Great Forces of Nature? », *Ambio* n°36, 8, p. 614-62.
- Thumerelle, P.-J. (2001), « Mondialisation et interrogations géographiques », *Annales de Géographie*, t. 110, n° 621, p. 468-486.
- Vidal de la Blache, P. (1921), *Principes de géographie humaine*, Paris, Armand Colin (1955), 327 p.
- Wachtel, N. (1971), *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard, 395 p.
- Wackernagel, M. et Rees, W. (1999), *Notre empreinte écologique*, Montréal, Editions Ecosociété, 242 p.
- Wallerstein, I. (2002), *Le capitalisme historique*, Paris, La Découverte, 124 p.
- Wallerstein, I. (2006), *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La Découverte, 173 p.
- Weber, M. (1920), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon (1985), 287 p.
- Weber, M. (1923), *Histoire économique*, Paris, Gallimard (1991), 431 p.

